

**ÉCRITURE, INSTINCT DE SURVIE ET  
DYNAMIQUE MIGRATOIRE DANS LE VENTRE DE  
L'ATLANTIQUE DE FATOU DIOME**

**Alioune DIENG**

Université Cheikh Anta Diop, Dakar (Sénégal)

Laboratoire de Littérature française, comparée, francophone et  
Arts du spectacle

*alioune1.dieng@ucad.edu.sn*

**Résumé** : L'originalité de cette communication réside dans le fait qu'elle associe le génie créateur de Fatou Diome à la congruence de trois facteurs : l'exil, la problématique du développement de l'Afrique et le nécessaire changement de paradigme des mentalités et de l'engagement en faveur du continent. En effet, l'écriture de l'« aventure ambiguë » de l'écrivaine sénégalaise, au-delà du suicide culturel, prend ses racines dans la fuite pour oublier son passé, voire dans l'errance géographique et spirituelle à la quête d'une identité authentique et originale en vue d'un nouvel ordre africain. Il s'agit, alors, de montrer qu'à travers l'écriture, Fatou Diome propose, aux Africain(e)s, une troisième voie, qui prend le contre-pied de l'idéologie suprématiste et de la colonisation mentale et qui dessine les contours d'une authenticité, certes, dépouillée de l'obscurantisme mais profondément ancrée dans la foi en leurs capacités à développer l'Afrique et la valorisation du fond culturel africain. À travers une démarche ternaire, la méthodologie est centrée sur le renouvellement multidimensionnel de la déconstruction du vieux mythe de la suprématie blanche (narration, caricature, satire, ironie, auto-ironie, art du portait, métafiction, joutes verbales, etc.) et sur le procès caricatural de la manipulation et de la désinformation. Comme le sport et la vie, l'écriture serait aussi un combat à la fois épique et idéologique pour le triomphe d'un humanisme sans exclusion et sans exclusivité. Une telle démarche aboutirait à deux résultats. D'abord, pour les victimes de l'exclusion, l'écriture est une forme de thérapie, un moyen d'affirmation de soi. Ensuite, le vrai développement est intérieur, c'est un accomplissement de soi dans

une aire culturelle partagée, car il va au-delà de la réussite économique et de l'ascension sociale.

**Mots-clés :** Déconstruction, émigration, manipulation, Développement, Quête de l'Eldorado.

**Abstract:** The originality of this communication lies in the fact that it associates the creative genius of Fatou Diome with the congruence of three factors: exile, the issue of development in Africa and the necessary paradigm shift in mentalities and commitment to the continent. Indeed, the writing of the "ambiguous adventure" of the Senegalese writer, beyond cultural suicide, is rooted in flight to forget his past, even in geographical and spiritual wandering in search of an authentic and original identity for a new African order. It is, then, a question of showing that, through writing, Fatou Diome offers Africans a third way, which takes the opposite view of supremacist ideology and mental colonization and which draws the outlines of an authenticity, certainly stripped of obscurantism but deeply rooted in faith in their ability to develop Africa and the enhancement of the African cultural background. Through a ternary approach, the methodology is focused on the multidimensional renewal of the deconstruction of the old myth of white supremacy (narration, caricature, satire, irony, self-irony, portraiture, metafiction, verbal jousting, etc.) and on the caricatural trial of manipulation and misinformation. Compared to sport and life, writing would also be an epic and ideological fight for the triumph of a humanism without exclusion and without exclusivity. Such an approach would lead to two results. First, for the victims of exclusion, writing is a form of therapy, a means of self-affirmation. Then, the real development is interior, it is a self-fulfillment in a shared cultural area, because it goes beyond economic success and social ascent.

**Keywords:** Deconstruction, Emigration, Manipulation, Development, Quest for Eldorado.

## Introduction

La confrontation entre l’Afrique et l’Europe n’est pas un thème nouveau dans la littérature africaine, francophone et comparée (R. V. N. Sogui, 2021, p. 37), les écrivains africains avant-gardistes l’ont déjà traité dans les années 60. En toile de fond, on retrouve, toujours, la question de l’émigration et ses conséquences déchirantes, dont celle de l’intégration. Dans une Afrique en quête d’émergence, le choc culturel devint plus radical et plus complexe, les idéologies culturelles plus ostracisantes. Révoltée, car écartelée plus intensément et plus radicalement entre deux cultures, la génération de la « migritude » (J. Chevrier, 1999), est frappée de pétalisme. Pourtant conscients de leur nouvelle mission, ces écrivains se proposent de défendre et d’illustrer les « identités plurielles ». (R. V. N. Sogui, 2021, p. 19).

L’analyse de cette forme de quête identitaire dans *Le Ventre de l’Atlantique* de Fatou Diome est essentiellement orientée, dans cette étude, vers la prise en compte de sa triple dimension satirique, ironique et cathartique, avec, en toile de fond, l’instinct de survie, exacerbé par les préjugés raciaux et communautaires. À travers le personnage de Salie, l’écrivaine nourrit sa plume de la douleur de l’exil et du malaise identitaire dans sa propre communauté. En conséquence, la féminité, dans sa dimension socioculturelle, le féminisme, dans une perspective idéologique, se donneraient à lire comme un tissage complexe et dynamique de relations culturelles, idéologiques, discursives, rhétoriques et énonciatives, voire une ré-appropriation de l’esthétique de l’exil existentiel dans une triple représentation polémique, idéologique et esthétique.

L’objectif de recherche est de montrer que la mise en scène de la dynamique migratoire est un engagement idéologique, philosophique et artistique en faveur d’un

humanisme sans exclusion et sans exclusivité. À travers une démarche ternaire, l'étude se penche, d'abord, sur la déconstruction du vieux mythe de la suprématie blanche, ensuite sur le procès portraiture de la manipulation des jeunes candidats à l'émigration, enfin sur la dimension expérimentale et idéologique de l'écriture diomienne.

### 1. La déconstruction du mirage de l'Europe

La mondialisation des échanges et des activités économiques n'a pas tenu les promesses d'une Afrique émergente traitant d'égal à égal avec les autres entités économiques mondiales. Par contre, comme le souligne J. Nkoyok (2014, p. 15), on assiste au « pillage de ses ressources naturelles par les multinationales, la destruction et le pillage de ses temples de savoirs, la généralisation de la pauvreté, une mauvaise intégration à l'économie mondiale ». Pourtant le paradoxe veut que le mirage de l'Europe se nourrisse du désespoir créé par les conditions de vie difficiles dans les pays africains car, en plus du néocolonialisme dans sa dimension géostratégique et économique, on note avec amertume la faillite des programmes politiques et économiques dans le continent. L'émigration constituerait donc une solution à la marginalisation des populations pauvres. (C. W. de Wenden, 2017, p. 35).

Dans *Le Ventre de l'Atlantique* et dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome, ce phénomène est visible à travers la raréfaction des ressources halieutiques du fait des accords de pêche signés entre le Sénégal, et l'Union européenne<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> Le premier accord bilatéral entre le Sénégal et l'Union européenne a été signé en 1979. Ce partenariat a évolué vers un protocole d'accord qui promeut la pêche durable et une meilleure protection du secteur halieutique et des emplois locaux. Le gel de ces accords en 2012 n'a pas freiné la pêche industrielle illégale au large des côtes ouest-africaines, selon un rapport de l'ONG Greenpeace du 21 novembre 2017 alertant des conséquences néfastes de la surpêche pour les populations locales.

entre autres. Les pêcheurs sénégalais, en général, ceux du village de Niodior, en particulier, en souffrent au point de n'avoir qu'une seule visée : émigrer en Europe par la mer.

De ce point de vue, un ensemble de *topoi* rendent compte de l'angoisse existentielle des pêcheurs, qui vivent dans la précarité, s'endettent et subsistent grâce aux mandats qu'envoient les émigrés : « La seule façon d'éviter la pauvreté et la lutte acharnée pour la nourriture, c'est de partir vers le nord. » (A. E. Ildem, 2020, p. 70). Ce sont ces conditions de vie qui créent le désir d'explorer l'ailleurs, créant ainsi le mirage de l'Occident. Les candidats à l'émigration ont, de ce fait, une image idyllique et tronquée de l'Europe, car ils croient qu'« on [y] a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps. » (F. Diome, 2003, p. 43).

L'illusion de l'Eldorado européen est le fruit de deux états psychologiques contradictoires : le désenchantement, conséquence de la pauvreté en Afrique, et le rêve, c'est-à-dire, l'attrait qu'exerce l'imaginaire d'une Europe riche et puissante. La déconstruction de ce phénomène dans *Le Ventre de l'Atlantique* structure le système énonciatif et accentue la dimension polémique de l'œuvre. Ainsi l'énonciation est-elle marquée ou matérialisée par un dialogue entre la narratrice et son frère Madické. Cette conversation intime, qui rythme la progression de l'œuvre, est, en réalité, un dialogue de sourds, car Madické est atteint d'une maladie qui n'épargne pas aussi ses compagnons d'infortune :

J'avais beau dire à Madické que, femme de ménage, ma subsistance dépendait du nombre de serpillères que j'usais, il s'obstinait à m'imaginer repue, prenant mes aises à la cour de Louis XIV. Habitué à gérer les carences de son pays sous-développé, il n'allait quand même pas plaindre une sœur

installée dans l'une des plus grandes puissances mondiales ! Sa berlue, il n'y pouvait rien. (*Ibid.*, pp. 43-44).

De ce point de vue, l'espace fictionnel est à la fois référentiel et symbolique dans la mesure où il renvoie à un imaginaire du voyage, fait de souffrance, de rêve et de désillusion (B. Westphal, 2007), que chaque personnage construit à sa façon en se référant à sa propre culture et à celle de l'étranger. Subséquemment, on assiste à une représentation protéiforme des discours, voire à leur « réévaluation sémiotique et "polysensorielle" ». (F. Naudillon, M. Diouf, 2018, p. 11). En outre, la mise en relation dynamique de l'ici référentiel et de l'ailleurs fabuleux nourrit un autre imaginaire de l'espace, construit par l'instinct de survie économique et/ou culturel. De ce point de vue, il conditionne à la fois le voyage vers l'autre et, paradoxalement, le retour vers soi.

Cet espace fictionnel, où le discours de l'exilée se heurte au discours intransigeant du candidat à l'émigration et où se déploie, en même temps, la polémique, est aussi celui où la narratrice Salie se bat pour combattre la mauvaise perception que les jeunes ont de l'Europe. De la sorte, le discours dialogique, même polémique, permet le déploiement de stratégies argumentatives. À la confrontation entre la sœur exilée et le frère qui rêve d'aventure européenne se superpose la métafiction, c'est-à-dire « la fabrication de la fiction aux niveaux de l'énonciation et de l'énoncé » (J. Paterson, 1993, p. 13), dont la dimension satirique subvertit les canaux de la propagande européenne du fait de sa finalité purement commerciale.

De plus, l'attrait de l'Europe est alimenté, d'une part, par les médias (télévision, publicité) et les icônes qu'ils mettent en scène (Maldini, Platini, stars de la publicité, etc.), d'autre part, par les émigrés, charrieurs d'illusions comme l'homme de Barbès et Wagane Yaltigué. Les médias sont mis en

relation avec le thème du rêve. La télévision, en tant qu'outil de propagande culturelle, favorise le rêve d'aventure européenne et, par conséquent, le reniement de soi. Elle est aussi un puissant outil de marketing social et commercial car la magie de l'image est d'une efficacité redoutable en ce sens qu'elle crée des icônes qui font rêver les jeunes, surtout dans le domaine sportif. Par ailleurs, elle permet en même temps d'observer les Blancs dans leur vraie vie, de les entendre « parler, chanter, danser, manger, s'embrasser, s'engueuler, c'est-à-dire vivre pour de vrai ». (F. Diome, 2003, p. 49). L'envoutement iconique, par le truchement de ce média, est le reflet de la « magie des Blancs ».

Cependant, cette « vraie vie », qui ne serait que mirage, indécence et provocation, est l'une des cibles de l'irrévérence littéraire, surtout lorsqu'elle se manifeste à travers la publicité mensongère, celle de Coca-Cola ou de la glace Miko, par exemple :

À la télé, plus rien que de la publicité. Coca-cola, sans gêne, vient gonfler son chiffre d'affaires jusque dans ses contrées... où l'eau potable reste un luxe. Surtout, n'ayez aucune crainte, le Coca fera pousser le blé dans le Sahel ! [...] Ensuite, c'est au tour de Miko d'aiguiser leur<sup>2</sup> appétit. Un énorme cône de glace, aux couleurs chatoyantes, remplit l'écran, puis un enfant bien potelé apparaît, léchant goulûment une glace démesurée. Des ronronnements d'envie remplacent les insanités de tantôt : « Hum ! Hâm ! Hâââmmm ! C'est bon ! Hum ! » (*Ibid.*, pp. 18-20).

De la sorte, la colonisation mentale donne à la mondialisation une image caricaturale, celle d'un néocolonialisme qui étend ses tentacules sous la houlette d'une « diplomatie grasseuse » et sournoise, qui n'oublie pourtant pas que

---

<sup>2</sup> Une troupe de gamins rachitiques.

Là-bas, sous les tropiques, où les vaches sont, dit-on, si maigres que le lait arrive en poudre, quand il ne coule pas des mamelles de Nestlé, des vallées suisses aux confins du Sahel ! Là-bas, où le pain est si sec que le beurre vient de Normandie et l'horrible margarine boudée par les gauchos arrive du Brésil par tonnes ! (F. Diome, 2019).

À travers l'iconisation, le mirage de l'Occident crée des modèles mais aussi des raccourcis qui tracent le chemin d'une possible réussite. Pour l'émigré, le football, c'est « la plus courte échelle conduisant au trône ». (F. Diome, 2003, p. 111). De ce fait, sport et rêve d'ascension sociale fulgurante vont de pair. Le sport, en général, le football, en particulier, promeut et galvanise l'esprit de compétition. Toutefois, le rêve a pour revers le mensonge et le drame puisque le candidat à l'émigration devient vulnérable et poreux à la manipulation et au charlatanisme. Le procès des vendeurs d'illusions n'épargne donc pas les marabouts, car émigrer n'est plus seulement la quête d'un ailleurs profitable, c'est aussi une fatalité pour un jeune pêcheur désœuvré : « Certains profitaient de cette absence d'entraînement pour aller assister à des matchs en ville, d'autres pour consulter les marabouts spécialistes dans le foot. Avec leurs maigres économies, ils se payaient des gris-gris censés les faire gagner, à coup sûr, et favoriser un futur départ pour la France. » (*Ibid.*, p. 115). En effet, les charlatans, sans science, ni foi, ni conscience, « ne vendent pas que de faux gris-gris, il en est qui vous embarquent pour les étoiles et vous balancent dans un ravin. » (F. Diome, 2022, p. 13).

Au niveau narratif, les frontières entre le rêve et la réalité sont brouillées parce que se créent deux univers romanesques. D'abord, l'univers métadiégétique (récit de la vie de Salie) et métadiscursif (monologue intérieur de Salie) renvoie au lieu de l'exil qu'est la France, c'est-à-dire celui du désappointement et de la nostalgie propice à la réflexion et

au clin d'œil au lecteur. (Genette, 1972, p. 244). Ensuite, l'univers diégétique, celui de la vie à Niodior, où le rêve, côtoyant la misère et se gonflant de frustration, se mue en projet de voyage suicidaire. La littérature en trempant sa plume dans l'encre noire de l'amer dégrisement décline en mode shakespearien le dilemme cornélien qui déchire le potentiel émigré éclairé : partir ou ne pas partir, telle est la question. En conséquence, entre la force de l'image et le désir de partir la relation est de concaténation. L'image nourrit le rêve de l'ailleurs lointain et salvateur. Les jeunes en viennent à arrêter toute activité économique et à ne penser qu'à l'aventure européenne :

Mon frère avait la ferme intention de s'expatrier. Dès son plus jeune âge, ses aînés avaient contaminé son esprit. L'idée de départ, de réussite à aller chercher ailleurs, à n'importe quel prix, l'avait bercé ; elle était devenue, au fil des années, sa fatalité. L'émigration, était la pâte à modeler avec laquelle il comptait façonner son avenir, son existence tout entière. (F. Diome, 2003, pp. 165-166).

Ainsi, le récit dédouble l'espace en un ici et un ailleurs, comme le montrent le parcours initiatique de la narratrice Salie, itinéraire de combat pour la survie d'une femme exilée et partout reniée, et les récits de matchs de football à Niodior où les jeunes se préparent au voyage vers l'Europe par la mer :

Alors dites à Maldini que ses cartons jaunes ou rouges sont trop lourds et m'écrasent le cœur. [...] Dites-lui que son souffle ardent me déchire les poumons. Dites-lui que je souffre de ses plaies et en porte les stigmates. Dites-lui surtout que je l'ai vu à Niodior, courir sur le sable chaud derrière une bulle de rêve. Car un jour, sur un terrain vague, mon frère est devenu Maldini. (*Ibid.*, p. 18).

Le récit diomien devient ainsi une « constellation de mondes alternatifs ». (W. Kendall, 1990, p. 102). Sous cet

angle, la fiction répond à la logique horizontale du questionnement critique et de l'introspection et cherche à ajuster le monde aux mots, par opposition à la logique verticale, celle de la parole référentielle, de la philosophie communautaire, qui s'efforce d'ajuster les mots au monde. (J. R. Searle, 1982). Le texte littéraire s'interroge alors sur son statut en tant qu'objet, en soulevant des interrogations sur le rapport entre identité et espace.

Ces deux perspectives de lecture traduisent le choc des cultures (relation spleenétique et nostalgique du séjour en France) et des convictions (dialogue entre la narratrice Salie et son frère Madické). Ainsi elles révèlent toute la complexité de la crise identitaire, voire existentielle en ce sens que passé et présent, lieu des origines et lieu de l'exil sont des espaces de déchirement pour la narratrice Salie, qui ne trouve sa véritable place dans aucun de ces lieux. Le rapport entre le présent de l'exil et la nostalgie du passé, entre la déception et les regrets, le racisme et la stigmatisation, rend plus dramatique encore la quête déchirante d'une nouvelle identité. Aussi, la fiction entretient-elle avec la réalité une relation polémique, voire subversive en ciblant les canaux de la colonisation mentale (télévision, football, publicité, Internet, vendeurs d'illusions, etc.), qui rythment la vie en Afrique. La représentation littéraire cherche alors à déconstruire la relation étroite et intime entre la mythification et la désinformation.

## **2. Déconstruction et démythification de la dynamique migratoire**

L'art du portrait satirique prend le relais de la narration à travers l'établissement de portraits satiriques croisés. À ce propos, les images, voire les signes ostentatoires jouent un rôle essentiel dans ce processus d'enrôlement de la jeunesse. Une simple périphrase caricaturale et réductrice permet de

traduire le complexe d'infériorité de certains immigrés. C'est le cas de « l'homme de Barbès », un des soi-disant modèles de l'émigration réussie. Pour ce faire, la fiction s'appuie sur un ensemble d'images qu'elle associe au parcours héroïco-comique de ces arrivistes, polygames par devoir et par prétention, héros du nouvel ordre économique et social dans les contrées reculées du Sénégal.

Dans *Le Ventre de l'Atlantique*, le recours à l'argumentation *ad hominem* (mise en relation de discours et de faits contradictoires) permet de confondre les émigrés imposeurs. La déconstruction de l'image et de la notoriété que s'érigent ces vernis de l'immigration cible l'ostentation, la démesure et la manipulation car, « ici, la friperie de Barbès vous donne un air d'importance, et ça, ça n'a pas de prix ! » (F. Diome, 2003, p. 31). La caricature met en scène les signes ostentatoires (montre, téléviseur, frigo...) qui, en passant de l'Europe à l'Afrique, changent de valeur et, de déchets, se transforment en richesses :

En fait, cet homme ne tenait pas particulièrement à sa télévision. Comme sa Rolex de contrebande, qu'il ne savait pas régler, comme son salon en cuir, toujours emballé dans une cotonnade blanche, comme son congélateur et son frigo, fermés à clef, comme sa troisième épouse, éclipsée par la quatrième, qu'il ne remarquait plus que les soirs où sa rotation conjugale l'y obligeait, cette télévision était là, dans sa vaste demeure, pour signifier sa réussite. (*Ibid.*, pp. 29-30).

Dans cette aire culturelle, où la polygamie fait partie des piliers essentiels de l'idéologie communautaire et phallocratique, les femmes sont des trophées que l'émigré exhibe ostensiblement et même désacralise par perversion sexiste. Elles sont chosifiées au même titre que les malles magiques que déballe l'homme de Barbès et intégrées dans les stratégies d'édification de l'émigré-héros.

S'y ajoute que le système sémiotique du vernis de l'émigration renforce la puissance de l'image édicatrice à l'aide de récits de séjours occidentaux embellis. Par le biais de leurs narrations fallacieuses, les émigrés tels que l'homme de Barbès déforment et agrémentent la sombre réalité de leur vie en France pour asseoir leur popularité auprès des jeunes candidats à l'émigration : « Là-bas, [leur explique-t-il], tout le monde peut devenir riche, regardez tout ce que j'ai maintenant. Là-bas, on gagne beaucoup d'argent, même ceux qui ramassent les crottes de chiens dans la rue, la Mairie de Paris les paie. Je pourrais y passer la nuit, mais vous n'avez qu'à deviner le reste. » (*Ibid.*, p. 87).

Pour lever le voile du mensonge, le récit diomien, forme métadiscursive du didactisme littéraire, subvertit le discours du personnage imposteur par l'interrogation oratoire : « Pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots de fruits et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir ? » (*Ibid.*, pp. 88-89). La déconstruction de la manipulation des jeunes s'appuie de ce fait sur l'argumentation rhétorique qui, par le procédé syntaxique et paraphrastique du parallélisme, montre que le changement d'espace donne de la valeur à celui/ce qui n'en a pas : « Un tâcheron quittait un foyer anonyme de la Sonacotra, un pharaon débarquait à Dakar, avant d'aller installer sa cour au village. » (*Ibid.*, p. 162). La survalorisation des déchets européens traduit l'ampleur du déséquilibre entre l'Afrique et les puissances occidentales, déséquilibre fondé essentiellement et de façon caricaturale sur le paradigme des mentalités, pour le changement desquelles la subversion littéraire se mobilise. Ainsi, l'analyse critique de la dynamique migratoire, au-delà de la dimension économique, appelle un changement des mentalités en Afrique.

Si l'homme de Barbès est le prototype caricatural de l'émigration réussie, le personnage de Wagane Yaltigué en est le modèle accompli. Le portrait de cet autre vernis de l'émigration montre qu'il allie à l'arrogance le marketing social : « Dans le désert, les oasis attirent ; y a-t-il plus naturelle loi ? » (F. Diome, 2022, p. 54.) En fait, l'émigration permet aux hommes de basse extraction de prendre leur revanche sur le modèle social qui les excluait en acquérant de la notoriété. C'est le cas de Wagane, qui n'hésite pas à utiliser les funérailles de Moussa, un de ses ex-employés, anti-modèle de l'émigré-héros, pour soigner son image auprès des jeunes et renforcer son emprise sur les anciens du village : « Si les hommes mûrs avaient renoncé à se hisser à sa hauteur, les jeunes, eux, s'imaginaient à sa place. » (F. Diome, 2003, p. 122).

En fait, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, le portrait satirique montre à quel point les valeurs traditionnelles sont subverties par la primauté accordée irrémédiablement et péremptoirement à l'argent dans une société en lambeaux, abandonnée à elle-même par l'autorité publique et livrée à la merci d'arrivistes assoiffés de pouvoir :

Wagane Yaltigué ne jetait pas sa poignée de terre sur n'importe quel mort ; il était venu à Niodior parce que le père du défunt était, malgré sa pauvreté, un dignitaire traditionnel, et que l'on gagnait à être compté parmi ses proches. Ces obsèques offraient à Wagane l'occasion de se pavaner devant un public de choix et de s'avancer vers la cour des grands. Fin stratège, il agissait comme ces personnalités du show-biz qui se rendent aux enterrements plus pour les caméras que pour témoigner une quelconque affection aux disparus. (*Ibid.*, p. 122).

En toile de fond, le récit emboîté du parcours de Wagane Yaltigué expose le combat épique qui se joue dans la société niodioroise, qui met aux prises les notables pauvres de la

société traditionnelle, nostalgiques de cette « vie de campagne, une vie de bord de mer, une vie de labeur, une vie modeste de petites gens, mais une vie heureuse, puisque les mères bordaient leurs petits rassasiés, sans avoir à s'inquiéter du lendemain » (F. Diome, 2010, p. 23), aux maîtres du nouvel ordre socioéconomique. D'horizontales, les relations sociales deviennent purement et simplement verticales car édictées par le pouvoir de l'argent. Dans cette nouvelle pyramide de l'échelle sociale, les émigrés se hissent parmi les plus grands. Il s'ensuit qu'au-delà du bouleversement des codes éthiques et politiques, on constate ainsi la naissance d'une diplomatie du ventre en ce sens que les titres de noblesse et de notabilité se négocient pour ceux qui sont rentrés de France. En conséquence, chacune des arrivées de Wagane « était une fulgurance qui aveuglait tous les habitants ». (F. Diome, 2003, p. 122).

Seulement, cette forme de diplomatie sociale n'est qu'une façade, car la jalousie se manifeste en arrière-plan à travers la guerre mystique :

On pliait humblement devant lui, mais dès qu'il avait tourné le dos, les vagues se déchaînaient, charriant les mêmes mots : avare ! égoïste ! Et la houle amplifiant l'écho de ce que les bouches n'osaient proclamer : qu'il crève, il n'emportera pas sa fortune dans la tombe ! Il y eut des ombres nocturnes dans le village. Le marabout veilla tard, glissa des gris-gris dans un crâne, moyennant quelques bas de laine qui laissèrent les comploteurs impécunieux. Mais Wagane respirait toujours le parfum de ses billets malgré les regards accusateurs. (*Ibid.*, p. 123).

En outre, l'envie s'exprime à travers la guerre des mots, la scène romanesque se transformant en un espace de polémique qui fait s'affronter les partisans et les adversaires de l'émigration. Les joutes verbales entre le vieux pêcheur et Ndétare, l'instituteur du village, sont à ranger dans ce

registre du débat radicalement contradictoire, qui prend parfois l'allure d'un combat épique. L'hymne au départ a ses chantres, en l'occurrence le vieux pêcheur et les jeunes, et ses opposants, Salie et Ndétare.

De ce fait, cette guerre verbale, dont le fil rouge est constitué par les enjeux de l'émigration, opère un glissement dans le domaine sportif, la question étant de savoir quelle finalité accordée au sport. En cela, l'instituteur, fidèle à la devise désintéressée de Coubertin (*Citius, altius, fortius*), prône le plaisir de participer et la beauté du geste : « Aucun but, en dehors du dépassement de soi. Aucun gain, en dehors des applaudissements mérités. Aucune fortune à espérer, en dehors de l'affirmation de soi. » (*Ibid.*, p. 92).

Malheureusement, le personnage de Ndétare est la voix de la sagesse que personne n'entend et qui finit par se perdre dans la tempête de la folie migratoire. En fait, dans la conscience collective, l'émigration est une question de survie économique et non de voyage spirituel. De ce point de vue, dans ce jeu de construction et de déconstruction, l'alternance de récit et de discours s'inscrit dans une mise en scène polémique de l'écriture romanesque dont la finalité est de trancher le débat *pro et contra* sur l'émigration. À ce propos, le discours argumentatif de Ndétare est une mise en garde adressée aux jeunes contre l'émigration clandestine :

Détrompe-toi. Dans le temps, après la Seconde Guerre mondiale, ils accueillaient beaucoup de monde, parce qu'ils avaient besoin d'ouvriers pour reconstruire le pays. Ils engageaient en masse des immigrés d'origines diverses qui, chassés par la misère, acceptaient d'aller tutoyer la mort au fond des mines de charbon. Les Africains, toutes vagues confondues, vivent en majorité dans des taudis. Nostalgiques, ils rêvent d'un retour improbable dans leur pays d'origine ; pays qui, tout compte fait, les inquiète plus qu'il ne les attire, car, ne l'ayant pas vu changer, ils s'y sentent étrangers lors de leurs rares vacances. Leurs

enfants, bercés par le refrain *Liberté, Égalité, Fraternité*, perdent leurs illusions lorsque, après un combat de longue haleine, ils se rendent compte que la naturalisation enfin obtenue n'ouvre pas davantage leur horizon. » (*Ibid.*, pp. 175-176).

C'est la raison pour laquelle le portrait élogieux de Salie sur l'instituteur est à interpréter comme un hommage et une reconnaissance à celui qui lui a évité le naufrage existentiel. C'est la réhabilitation de la vérité sur le mensonge, de la sagesse sur la folie : « Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction. Bref, je lui dois mon *Aventure ambiguë*. » (*Ibid.*, p. 66). Même confiné à la périphérie de la société du fait de son statut d'étranger, Ndétare n'en continue pas moins de jouer ce rôle de lanceur d'alerte.

Par ailleurs, ce jeu de portraits croisés caricaturaux des émigrés, est à lire comme un choc des convictions panafri-canistes entre les soi-disant modèles (l'homme de Barbès et Yaltigué) et les « anti-modèles » (Salie et l'instituteur). Les premiers, c'est-à-dire les « valeurs sûres », ont même leur ambassadeur en la personne du vieux pêcheur, qui défend leur cause auprès des jeunes tout en dressant un portrait caricatural de l'instituteur et en proclamant sa mort sociologique :

Partez, partez où vous pouvez, mais allez chercher la réussite au lieu de rester là, à servir de compagnie à ce dépravé blanchi. S'il avait un fils de votre âge, croyez-vous qu'il le ferait gambader inutilement, comme vous en ce moment ? Oh que non ! Il en aurait déjà fait un fonctionnaire, comme lui, un perroquet savant, payé pour vous inculquer la langue, les coutumes des Blancs, et vous faire oublier les nôtres ! Partez chercher du travail, éloignez-vous de ce masque de colon et n'oubliez pas, mes enfants, *chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité* ! (*Ibid.*, p. 124).

Cet intellectuel est devenu l'exemple même « du héros déchu, que la communauté noie pour célébrer ses propres demi-dieux. À l'instar des immigrés honnis par le groupe, Moussa et Salie, il fait partie des déchets de la société. » (A. Dieng, 2020, p. 55.) Entre les deux positions, les jeunes, à travers l'effronté Garouwalé, surnommé le Pique-feu, ont tranché en faveur de l'émigration : « On veut aller en France, et même si on ne fait pas une grande carrière dans le football, on fera comme ce monsieur qui était à Paris, on pourra toujours trouver du travail et ramener une petite fortune. » (F. Diome, 2003, p. 93).

### 3. Mémoire, écriture et panafricanisme

Dans la représentation controversée des parcours migratoires des personnages dans le récit diomien, l'appel de l'ailleurs fonctionne dans les deux sens. Alors que les jeunes candidats niadorois à l'émigration sont attirés par le mirage de la vie occidentale, les émigrés comme la narratrice Salie ne rêvent que du retour au pays natal : « Mes yeux fixent la télévision, mon cœur contemple d'autres horizons. [C'est] le tango du rêve, et chacun s'y emploie à sa manière. » (*Ibid.*, p. 13). De la sorte, le séjour en Europe se transforme en exil. À l'aventure européenne, spirituelle et utopique, répond en écho l'appel du retour au pays natal, nostalgique et dramatique. Par conséquent, cet exil géographique est à la fois un suicide culturel et une tentative de renaissance spirituelle et culturelle :

Désireuse de respirer sans déranger, afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque et fait de mes valises des écrans d'ombre. L'exil, c'est mon suicide géographique. L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire, il ne me juge pas sur la base des erreurs du destin, mais en fonction de ce que j'ai choisi d'être ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination. (*Ibid.*, p. 226).

Chez Fatou Diome, l'écriture relève d'un nécessaire engagement, d'une éthique de la responsabilité, d'un choix philosophique. Elle n'envisage pas la liberté sans rupture. Il lui semble, pour se guérir et remonter lucidement jusqu'aux sources où le moi trempe ses racines en vue de retracer une nouvelle voie, voire sa nouvelle voie, qu'il faille briser l'amarrage au passé, le fardeau des origines. Sous cet angle, l'écriture serait un second départ, un voyage fait de questionnement et de rupture, au cours duquel la question de la « source » spirituelle et des « ressources » matérielles et poétiques sont « au cœur même de l'être ». (C. Schoenaers, 2011, p. 14).

Cette prise de conscience part d'un constat très simple. En fait, le phénomène migratoire crée de sérieuses difficultés aux Européens, qui ont du mal à contenir ses flux. Ce n'est plus seulement l'acculturation qui menace la survie culturelle de l'immigré, d'autres questions comme l'intégration, le racisme, le mal emploi, le chômage, l'insécurité... viennent s'y greffer, « dessinant une autre frontière que la distinction selon la nationalité, celle des discriminations et des quartiers d'exclusion ». (C. W. Wenden, 2017, p. 49). Puisque la quête diomienne d'un paradis à soi est partagée entre départ et retour, douleur de l'exil et désir de rachat, conjurer la xénophobie et l'injustice sociale revient alors à se tourner vers la recherche de la paix intérieure afin de ne pas tomber dans la spirale de la fuite sans fin. L'aventure européenne devient alors une redécouverte de soi et des siens : « Partir, c'est porter en soi non seulement ceux qu'on a aimés mais ceux qu'on détestait. Partir, c'est devenir un tombeau ambulante rempli d'ombres, où les vivants et les morts ont l'absence en partage. Partir, c'est mourir d'absence. On revient, certes, mais on revient autre. » (F. Diome, 2003, p. 227). Les contradictions qui jalonnent la quête identitaire se traduisent aussi par une double tonalité

polémique et lyrique au niveau énonciatif. En fait, le rêve nourrit à la fois la création littéraire et la quête de renaissance spirituelle.

S'y ajoute que les « écarts différentiels » dont parle C. Levi-Strauss (1958, p. 241) montrent qu'au-delà de l'épique et du tragique, *Le Ventre de l'Atlantique* a, de surcroît, une dimension lyrique liée aux contours poétiques de l'expérience autobiographique. De plus, ils attirent l'attention sur l'urgence de trouver une solution au paradigme dichotomique de l'ici et de l'ailleurs. Pour ce faire, la voie du dépouillement, déjà évoquée, est loin d'être un reniement de soi, de sa culture, des siens, mais elle rend propices « les séparations douloureuses et les kilomètres de blues » et légitime une écriture qui offre à l'écrivaine francophone « un sourire maternel complice, car, libre, [elle écrit] pour dire et faire tout ce que [sa] mère n'a pas osé dire ou faire ». (F. Diome, 2003, p. 227). Le lourd fardeau de la bâtardise, n'ayant pas trouvé à Strasbourg un réceptacle favorable, il revient à la plume de Fatou Diome de le faire expier dans les méandres que l'encre dessine sur le papier car, en l'écriture, celle qui a été reniée et qui renie tout a trouvé une nouvelle identité : « Papiers ? Tous les replis de la Terre. Date et lieu de naissance ? Ici et maintenant. Papiers ! Ma mémoire est mon identité. » (*Ibid.*, p. 227). De ce point de vue, l'aventure scripturaire appelle un nouveau départ et pose les fondements d'une autre philosophie du voyage, voire de l'inévitable émigration pour celui qui a perdu ses repères culturels et les richesses économiques de sa terre natale, car « partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances ». (*Ibid.*, pp. 226-227). Pour ce faire, la littérature francophone révèle plus profondément à Fatou Diome « le difficile rapport à soi, le trajet du regard, les effets d'éloignement, de mise à distance, le dilemme du proche et

du lointain, l'intime et le distant ». (A. F. Amabiamina, 2017, p. 77).

Grâce à l'écriture, Fatou Diome opère une redéfinition de la mémoire, qui ne se réfère plus au passé que pour l'interroger sur le statut de son hybridité et pour y rechercher les raisons de son errance : « Insulaires géographiques, certains l'étaient aussi dans leur tête, et reprochaient à ma mère d'avoir importé ce nom étranger dans le village : aucun des ancêtres fondateurs ne s'appelait ainsi. » (F. Diome, 2003, pp. 77-78). C'est la raison pour laquelle la métaphore récurrente de l'écriture diomienne est celle de la barque qui navigue sans destination, cherchant désespérément à combler les trous de la mémoire :

Raconter ou ne pas raconter ? Comment raconter ? Avec ou sans pointillés ? Alors, que faire ? Quelques lignes se dessinent sur le plafond : narrateur, ta mémoire est une aiguille qui transforme le temps en dentelle. Et si les trous étaient plus mystérieux que les contours que tu dessines ? Quelle est donc cette part de toi qui pourrait remplir les trous de ta dentelle ? Qui es-tu ? (*Ibid.*, p. 141).

Il n'est plus question du culte de la mémoire. En revanche, l'écriture diomienne restitue et sonde les mystères de la mémoire collective, perdue, émietée par l'aventure et l'angoisse existentielles, à l'aide de la mémoire individuelle, qui en appelle à sa réhabilitation. Cette fois-ci, la texture de l'œuvre se fait à la manière d'un(e) artiste, dépouillé(e) de ses rancœurs, qui recoud, sous la dictée de son errance édifiante, les lambeaux de sa vie, trempés dans l'histoire collective de sa communauté. Dans cette perspective, l'exilée écrit pour s'évader, pour revivre ses souvenirs, restituer le passé, recoller les morceaux de sa conscience, donner un sens à son errance, amarrer sa barque à quelque port. Écrire, c'est alors interroger son passé pour y trouver les explications à sa vie présente, car cela aide à supporter, analyser,

reconsidérer la vie, ses mystères, ses contradictions, ses injustices, etc.

Ainsi, pour suivre « son fil d'Ariane » durant les « nuits d'interrogations », c'est-à-dire les « nuits d'écriture », afin de filer les mots comme du coton tissé et tressé « pour former la ligne invisible qui relie la rive du rêve à celle de la vie (*Ibid.*, p. 211), la romancière invoque les forces des ténèbres. C'est la nuit ainsi que la solitude et le silence qui accompagnent l'errante qui rendent possible le basculement dans le monde des souvenirs :

Il est tard dans la nuit. [...] Ce sont toujours ces moments-là que choisit ma mémoire pour dérouler des films tournés ailleurs, sous d'autres cieux, des histoires tapies en moi comme d'anciennes mosaïques dans les souterrains d'une ville. Mon stylo semblable à une pioche d'archéologue, déterre les morts et découvre des vestiges en traçant sur mon cœur les contours de la terre qui m'a vue naître et partir. (*Ibid.*, p. 224).

L'engagement scripturaire opère une transmutation de l'écriture en musique, la douleur en tango. Par son lyrisme et sa musicalité, l'écriture diomienne, trouble des sens, se mue en synesthésie. Elle révèle à l'artiste les capacités récréatives, enivrantes et évocatrices de son œuvre. Le livre fait remonter l'exilée à ses origines, non pas celles qui l'ont fait fuir mais celles qui la font communier de nouveau avec cette Nature sauvage et intime de son terroir :

Il y a des musiques, des chants, des plats, qui vous rappellent soudain votre condition d'exilé. [...] La nostalgie est mon lot, je dois l'appivoiser, garder dans mes tiroirs à reliques la musique de mes racines tout comme les photos de ceux des miens à jamais couchés sous le sable chaud de Niodior. (*Ibid.*, pp. 36-37).

Il s'agit de faire comprendre et sentir au lecteur ce que les siens n'ont pu comprendre et sentir : « Comment aurais-je

pu lui faire comprendre la solitude de l'exil, mon combat pour la survie et l'état d'alerte permanent où me gardaient les études ? » (*Ibid.*, p. 44). Le spleen diomien a des allures de drame baudelairien car il est quête permanente, ténébreuse et languissante, mais aussi quête inassouvie, quête sans fin et sans relâche ; ce qui participe d'un renouvellement de l'esthétique négro-africaine. Écrire, selon Fatou Diome, c'est adopter une posture guerrière, être en alerte permanente contre ce qui menace votre existence en tant que noire, enfant reniée et femme engagée. Ainsi, il y a comme une « fusion entre le temps d'un individu et le temps de l'histoire : le temps de la narratrice s'inscrit dans une histoire sociale, dans une histoire des femmes, dans l'Histoire ». (A. Strasser, 2013).

Par ailleurs, la « nostalgie fulgurante » donne un coup de fouet à la narration et plonge ainsi la narratrice Salie dans l'expectative, le rêve ou la méditation. Réactualiser les mots, les expressions, les dictons... est non seulement un renouveau de sens, mais aussi une des modalités stylistiques du lyrisme poétique diomien : « Qui peut encore oser dire que la distance libère ? Cette petite phrase avait suffi pour me replonger dans l'expectative et tout suspendre autour de moi. » (F. Diome, 2003, p. 43). Dans cette perspective, narration et auto-ironie sont indissociables.

L'auto-ironie est le résultat de la prise de conscience que les lieux géographiques et les aires culturelles ne sont paradisiaques que de loin. Rapprochés, visités, ils ne sont que des « lieux de galère, de l'infertilité, de l'impossible épanouissement, de la précarité et des incertitudes ». (A. F. Amabiamina, 2017, p. 82). En conséquence, « le pays du bonheur », « l'espace de la réussite », le lieu de tous les possibles, ne sont que des chimères et découlent de l'influence de « discours enjolivés par d'autres immigrés et les images d'un ailleurs paradisiaque et mirifique servies par

la télévision ». (*Ibid.*, p. 82). C'est ce qui justifie ce constat amer de Salie, la narratrice de *Le Ventre de l'Atlantique*, qui considère l'exil comme une fatalité : « Étrangère partout, je porte en moi un théâtre invisible, grouillant de fantômes. Seule la mémoire m'offre en scène. » (F. Diome, 2003, p. 227). En rendant possible l'auto-ironie, l'écriture redéfinit les principes de l'engagement de Fatou Diome et permet « de mener à bien la quête du bonheur et de la vérité au-delà de son expérience personnelle ». (M. A. Amieiro et al., 2020, p. 83).

Alors que l'ironie renforce l'examen critique en centrant son propos sur le parcours autobiographique, essentiellement consacré à la quête identitaire, la satire prend le relais et se définit comme cibles les tares qui gangrènent le renouveau de l'Afrique. Dans son entretien avec C. Juompan-Yakam (2019), F. Diome réaffirme la nécessité de « rendre à la jeunesse africaine sa dignité [qui] lui a été confisquée par des politiques et des intellectuels qui l'encouragent à se poser en victime en lui répétant que son avenir est à jamais oblitéré par l'esclavage et la colonisation ». La satire vise essentiellement la mauvaise gouvernance politique et économique en Afrique dont le corollaire est l'exploitation des jeunes ouvriers, qui viennent pour la plupart de la campagne et dont l'aventure dans les grandes villes africaines se termine parfois de façon tragique. Ils sont nombreux qui rentrent au village « dans une boîte remplie de glace, tués par le tétanos, une fuite d'ammoniac ou écrasés sous quelques tonnes de riz ». (F. Diome, 2003, p. 30). De ce fait, l'autoritarisme et la corruption « sont à l'origine d'une insécurité psychologique et d'une précarité économique qui plongent les populations africaines dans la misère et le désespoir ». (R. V. N. Sogui, 2021, p. 39).

La conséquence de ce désengagement de l'État est que les Niodiorois sont oubliés pour tout et livrés à eux-mêmes : « [...] La malaria, ils s'en remettent grâce aux décoctions. Le président Père-de-la-nation n'a qu'à offrir sa paternité à qui la lui demande, ici personne n'attend rien de sa tutelle. Bref, on se moquait du gouvernement comme de ce que pouvait en raconter le journaliste. » (F. Diome, 2003, p. 52). C'est le vieux mythe du « vivre-ensemble », que d'éminents experts placent au cœur de la praxis politique africaine, qui est courageusement déconstruit par l'écrivaine sénégalaise. (M. Mara, 2021, p. 37). L'absence d'infrastructures adéquates et d'un tissu économique viable font que les populations locales deviennent les cibles faciles de la colonisation mentale et de la globalisation économique :

Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. À leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France. Alors, sur l'île, même si on ne sait pas distinguer, sur une carte, la France du Pérou, on sait en revanche qu'elle rime franchement avec chance. (F. Diome, 2003, pp. 52-53).

Or, il se trouve que la balance de la francophonie penche injustement en faveur de la France, où on voit « des expertes du ménage qui s'habillent chez Tati », des « gardiens de magasins [qui] se musclent aux nouilles », des « touristes [qui] visitent Paris juchés sur des camions à benne, des arroseurs de jardin [qui] coupent des roses pour Mme Dupont sans jamais pouvoir en offrir à leur fertile épouse ». (*Ibid.*, p. 37-38). En fait, ce sont les « bazookas économiques dirigés vers nous depuis l'Occident », en d'autres termes, c'est la mondialisation dans sa perversité diabolique qui fait l'objet du procès du néocolonialisme : « Dévaluation ! Démolition de notre monnaie, de notre avenir, de notre vie tout court ! Sur la balance de la mondialisation, une tête

d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger. » (*Ibid.*, p. 185). De la sorte, miroir identitaire, l'œuvre de F. Diome dévoile la virilisation de l'écriture féminine par le contexte de la mondialisation et peste contre les « grippe-sous qui ont reculé les frontières de leur marché jusqu'au milieu de nos salons » (*Ibid.*, p. 213), les « flots de vieux touristes pathétiques », ces « hordes de névrosés amateurs de chair fraîche » déversées par l'industrie touristique et prêtes s'acheter des noces faciles (*Ibid.*, p. 201).

Pourtant, cette littérature métissée et subversive est le « résultat d'une infiltration culturelle dans les deux sens : regard sur Soi et regard sur l'Autre ». (A. C. Kameni, 2017, p. 144). En réalité, pour le double éveil des populations pauvres, en général, des consciences noires, en particulier, il s'agit de faire refléter par l'œuvre littéraire les tares qui les aveuglent au point qu'elles ne peuvent voir celles de l'Occident : « Le tiers-monde ne peut voir les plaies de l'Europe, les siennes l'aveuglent ; il ne peut entendre son cri, le sien l'assourdit. Avoir un coupable atténue la souffrance, et si le tiers-monde se mettait à voir la misère de l'Occident, il perdrait la cible de ses invectives. » (F. Diome, 2003, p. 44).

### Conclusion

Portée par la société et la famille et entretenue par la manipulation et la colonisation mentale, la dynamique migratoire est maintenant fortement ancrée dans les imaginaires africains. Dans l'île de Niodior, les difficultés économiques engendrées par la raréfaction des ressources économiques et l'érosion côtière ont exacerbé la pression sociale sur les jeunes et orienté leur vision du monde. Les défis à relever au niveau des familles, combinés à l'échec scolaire et à la pauvreté ont renforcé l'appel de l'ailleurs. Émigrer en Europe est devenu pour les jeunes pêcheurs désœuvrés une question de survie qui engage l'individu et

sa famille. La représentation de ce phénomène socioéconomique dans *Le Ventre de l'Atlantique* a permis de l'analyser dans sa complexité en faisant ressortir son triple caractère idéologique, social et esthétique.

L'analyse du corpus montre aussi que nous avons la satire d'un modèle économique qui pervertit et désagrège les modes de vie communautaires. Du fait de l'émigration et de la mondialisation, l'économie locale (la pêche, l'agriculture, etc.) tombe dans l'échec et le discrédit. Les indices de la mondialisation y prennent une importance capitale. C'est l'ère du visible, du cliquetis, de la pacotille, mais aussi celle où l'angoisse existentielle n'a jamais été aussi aigue et profonde.

Par conséquent, la déconstruction du mirage de l'eldorado européen est présentée dans *Le Ventre de l'Atlantique* à la fois sous la forme caricaturale, polémique et idéologique. L'instance narrative est le lieu de déploiement d'une dualité où récit et métafiction se relaient constamment. Le récit décrit, raconte et met en scène ; le métatexte analyse, interroge et charrie lyrisme, questionnement, amertume, engagement et leçons expérientielles. De plus, l'auto-ironie est aussi une forme d'introspection qui permet de jeter un regard crû sur ses propres tares et sur celles de sa communauté d'origine et de postuler une redéfinition dynamique de la quête identitaire en la fondant sur une dialectique de l'ipséité et de l'altérité.

## Références bibliographiques

AMABIAMINA Alda Flora, 2017, « Vivre l'ici dans l'ailleurs : entre les eaux des personnages migrants », dans Roger Fopa Kuete et Bernard Bienvenu Nankeu (éds.), *Francographies africaines contemporaines : Identités et globalisation*, dans *Littératures de langue française*, vol. 27, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, pp. 77-89.

- AMIEIRO Margarita Alfaro, SAWAS Stéphane, CANO Ana Belén Soto (dir.), 2020, *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui, Littératures de langue française, vol. 29*, collection éditée par Catherine Mayaux et Mary Gallagher, Bruxelles, Peter Lang, 194p.
- CHEVRIER Jacques, 1999 (1984), *La Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 300 p.
- DIENG Alioune, 2020, « Hybridité linguistique et réinterprétation de l'"aventure ambiguë" chez Fatou Diome », *Acta Iassyensia Comparationis*, n° 26, *Réécriture et Réinterprétation*, pp. 51-62.
- DIOME Fatou, 2022, *Marianne face aux faussaires*, Paris, Éditions Albin Michel, Essai, 198 p.
- DIOME Fatou, 2010, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 329 p.
- DIOME Fatou, 2003, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 295 p.
- GENETTE Gérard , 1972, *Figure III*, Paris, Le Seuil, 286 p.
- ILDEM Arzu Etensel, 2020, « Fatou Diome : une œuvre à cheval entre la France et le Sénégal », dans Margarita Alfaro Amieiro, Stéphane Sawas, Ana Belén Soto Cano (dir.), *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui, Littératures de langue française, vol. 29*, collection éditée par Catherine Mayaux et Mary Gallagher, Bruxelles, Peter Lang, pp. 67-77.
- JUOMPAN-YAKAM Clarisse, DIOME Fatou, 2019, « Les nôtres sont nécrosés dans leurs tiroirs identitaires », Entretien avec Fatou Diome. [www.jeuneafrique.com](http://www.jeuneafrique.com), mis en ligne le 19 novembre 2019, [https://www.jeuneafrique.com/mag\\_/857347/culture/fatou-diome-les-notres-sont-necroses-dans-leurs-tiroirs-identitaires/](https://www.jeuneafrique.com/mag_/857347/culture/fatou-diome-les-notres-sont-necroses-dans-leurs-tiroirs-identitaires/) [Consulté le 6 mars 2023].

- KAMENI Alain cyr panGop, 2017, « Identités féminines et globalisation dans l'écriture de soi et de l'autre chez Assia Djebar », In : Roger Fopa Kuete et Bernard Bienvenu Nankeu (éds.), *Francographies africaines contemporaines : Identités et globalisation*, dans *Littératures de langue française*, vol. 27, Bruxelles, P. I. E. Peter Lang, pp. 127-144.
- LEVI-STRAUSS Claude, 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 241 p.
- MARA Moussa, 2021, *Cultivons nos Afriques. Pour une renaissance culturelle africaine*, Paris, Éditions Débats Publics, 133 p.
- NAUDILLON, Françoise, DIOUF, Mbaye (dir.), 2018, *Spatialités littéraires et filmiques francophones : Nouvelles perspectives*, Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, 230 p.
- NKOYOK Jacqueline, 2014, *L'Afrique dans la mondialisation : Les défis de la participation, de la démocratie, et de la gouvernance mondiale*, Paris, L'Harmattan, 234 p.
- PATERSON, Janet, 1993, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 126 p.
- SCHOENAERS Christian, 2011, *Écriture et quête de soi chez Fatou Diome, Aïssatou Diamanka-Besland, Aminata Zaaria. Départ et dispersion identitaire*, Paris, Harmattan, 376 p.
- SEARLE John Rogers, 1982, « Le statut logique du discours de la fiction », dans *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, Paris, Éditions de Minuit, Coll. « Le sens commun », 243 p.
- SOPGUI Romuald Valentin Nkouda, 2021, *Migration et contact culturel. Problématique de la transculturation chez les écrivains de la diaspora africaine en Allemagne, en France et*

*en Angleterre (1980-2011)*, Berlin, Bern, Bruxelles, New York, Oxford, Warszawa, Wien, Peter Lang, 148 p.

STRASSER Anne, « Quand le récit de soi révèle la fonction élocidante de l'écriture », *Temporalités* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 24 juillet 2013. URL : <http://journals.openedition.org/temporalites/2419> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.2419> [consulté le 14 mars 2023].

WALTON, Kendall, 1990, *Mimesis as Make-Believe. On the Foundation of Representational Arts*, Cambridge (Ma), Harvard University Press, 450 p.

WENDEN Catherine Wihtol de, 2017, *L'Immigration. Découvrir l'histoire, les évolutions et les tendances des phénomènes migratoires*, Paris, Édition Eyrolles, 170 p.

WESTPHAL Bertrand, 2007, *La géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 278 p.